



## XV.

L'automne fut précoce cette année-là. Dès le commencement de septembre, les feuilles jaunirent et petit Pierre les vit tomber avec plus de tristesse que les autres années. Il regardait avec regret s'effeuiller les roses de Bengale, les reines-marguerites et les géraniums qui duraient parfois jusqu'au début de novembre quand l'arrière-saison était belle. Tous ces derniers ornements du jardin étaient emportés par un vent chargé de brouillards ou par des pluies maussades, persistantes, qui pourrissaient la verdure. Les grands sapins seuls, demeuraient verts, mais, tout couverts de gouttelettes d'eau, ils avaient l'air tristes

et frileux. Et petit Pierre et Denise ne passaient plus au jardin le meilleur de leurs journées. Ils n'y restaient que quelques instants et rentraient vite au coin du feu qu'on avait dû allumer déjà comme préservatif contre l'humidité pénétrante.

M<sup>me</sup> Dubreuil ne descendait presque plus auprès de ses enfants au rez-de-chaussée. Elle demeurait de longues heures près de la fenêtre de sa chambre à coucher, les yeux perdus dans la campagne. Elle renvoyait chaque jour Denise auprès de Pierre, quand celle-ci voulait demeurer avec elle.

— Non, non, ma Grande, égaye-toi près du Petit, lui disait-elle; moi, je vais dormir.

Mais Denise une fois partie, elle ne dormait pas; oh non! elle songeait à ses enfants, à Denise surtout, à son mari, au mal qui la minait sourdement, l'affaiblissant chaque jour davantage, et souvent elle pleurait!...

— Ne trouves-tu pas, Denise, que Maman a tant changé depuis la mer et que toute la maison est devenue si triste, demanda un jour petit Pierre?

La grande sœur tressaillit. Oh! lui aussi l'avait remarqué! C'était donc très visible à présent? Elle, depuis la scarlatine de Pierre, s'était souvent demandé pourquoi sa chère Maman maigrissait et pâlissait ainsi. Puis, la mer avait paru améliorer sa santé, mais maintenant, il semblait que chaque jour emportât un peu de sa vie.

Seulement, il ne fallait pas que petit Pierre fût inquiet, ni qu'il souffrît. Alors, courageuse toujours, la Grande sœur dit:

— Mais, mon petit, notre Mère a toujours été délicate, cela passera sans doute.

— Elle ne peut pas mourir, dis, Denise? Et se jetant dans les bras de la grande sœur comme pour y chercher un refuge, il éclata en sanglots.

— Non, non, dit Denise, le cœur atrocement serré! Non, ne crains rien. — — — — —

— — — — —

Mais à dater de ce jour-là, Denise ne consentit plus à descendre auprès de Pierre quand sa mère l'en priait. Elle passa toutes ses journées auprès de la malade, lui lisant des ouvrages intéressants et gais pour distraire sa pensée, la comblant de prévenantes attentions, la cajolant, lui disposant des coussins pour qu'elle reposât, lui donnant elle-même les potions prescrites pour adoucir la toux. Et alors seulement, Denise vit bien réellement les progrès du mal et comprit la triste vérité à laquelle elle s'était, jusqu'alors, refusé de croire.

Mr. Dubreuil aussi désespérait de voir sa femme se rétablir. Il devenait morne et son regard s'attachait souvent navré sur la pauvre Infirme. Que deviendrait-elle sans sa mère?

Trois sommités médicales de Bruxelles et Louvain, appelées tour à tour auprès de la malade, parlèrent vaguement d'un séjour dans le Midi quand la toux serait enrayée. Pas avant cela, oh non! Mais Mr. Dubreuil comprenait, à leurs reticences quand ils étaient loin de la malade que... tout était perdu.

Alors le joyeux et coquet petit château des Isnes fut

transformé en un bien triste séjour : on n'y parlait plus qu'à voix basse, on y étouffait le bruit des pas, on pleurait en secret, mais on souriait à la pauvre mère pour qu'elle ne devinât rien. Denise, ne voulant pas que Pierre vécut toujours dans ce milieu navrant, l'envoyait passer ses après-midi chez Yvan ; il y jouait avec ses amis et oubliait un peu la triste maisonnée. Il rentrait le soir, un sourire aux lèvres, mais en revoyant la chère malade, il sentait de nouveau son petit cœur se serrer douloureusement.

Un matin de la fin de septembre, M<sup>me</sup> Dubreuil ne put quitter son lit. Sa faiblesse devenait extrême. La toux avait presque complètement cessé, mais les oppressions augmentaient et la respiration ne s'accomplissait plus que péniblement.

Dès lors, petit Pierre comprit aussi que sa chère maman était bien en danger. Il ne consentit plus à aller chez Yvan et demeura près de la malade avec Denise. Les jours s'écoulèrent trop lentement parce qu'on vivait dans l'inaction, trop vite parce qu'on eût voulu arrêter le temps qui faisait progresser le mal et enlevait peu à peu les forces de la malade.

— — — — —

Un soir d'octobre, M<sup>me</sup> Dubreuil sembla retrouver tout à coup une respiration un peu moins oppressée. Elle était demeurée longtemps assoupi. Ouvrant les yeux, elle vit Pierre et Denise près de son lit, la couvant du regard. Alors, après s'être assurée de l'absence de leur père, elle dit à ses enfants :

— Mes pauvres petits, je sens depuis des semaines que je vais mourir. Ne pleurez pas, votre père vous aime, vous vous aimez aussi, vous ne serez pas malheureux. Denise, je confie l'intérieur à tes soins, tu as toujours été une mère pour notre cher petit; maintenant tu devras être aussi une compagne pour ton père. Soigne-les tous deux avec ton cœur, c'est le meilleur guide d'une femme.

Toi, Pierre, bientôt tu seras un homme et tu pourras protéger ta sœur. Jure-moi que tu ne l'abandonneras jamais et je mourrai tranquille.

— Mère je te le jure, dit Pierre en sanglotant. Et tous deux à genoux, tenant une des mains de la mourante, laissaient tomber sur ce lit les larmes les plus amères : celles qu'on verse sur la mort d'une bonne et tendre mère.

Maintenant, Denise, continua la pauvre mère, fais chercher Mr. Dirk; c'est un bon et digne prêtre. Je voudrais m'entretenir avec lui avant de m'en aller . . . .

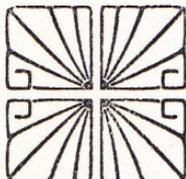
Deux heures plus tard, M<sup>me</sup> Dubreuil, blanche et froide, les mains jointes, reposait sur son lit d'agonie. Mr. Dubreuil et les deux enfants, abîmés dans leur douleur, oubliaient là le temps qui s'écoulait emportant l'âme de la maison.

# Petit Frère et Grande Sœur

PAR

**MADAME NEYS-LECOINTE**

RÉGENTE HONORAIRE D'ÉCOLES MOYENNES.



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK  
RUE ST. WILLEBRORD 47 — ANVERS

1913